

**Michela Lo Feudo**

**LA CROISADE MEDIATIQUE CONTRE LES APOTRES SOCIALISTES  
DE 1848 DANS LA CARICATURE ET DANS LE RECIT**

ABSTRACT. Après la Révolution de 1789, le renouvellement des idéologies se traduit par toute une série de nouvelles croyances, sacrées ou profanes, qui visent de manière plus ou moins sincère à la création d'un monde meilleur à travers ses papes, ses apôtres et ses martyrs. La petite presse s'en gausse au point de lancer une véritable croisade médiatique à coups de caricatures et de feuilletons satiriques. Dans cette étude, il s'agit de montrer dans quelle mesure le thème religieux est exploité par la satire visuelle et textuelle ciblant les disciples de ces idéologies afin de faire éclater les contradictions et les incohérences de leurs croyances. En particulier, on pourra remarquer que les récits ayant pour objet les utopistes renvoient au sous-genre des représentations de personnages marginaux, figures grotesques ou excentriques, sous-genre employé stratégiquement pour la représentation des mœurs des basses classes.

Grâce au *médium* du journal, des échanges dignes d'attention se produisent ainsi entre caricature et écriture fictionnelle d'un point de vue thématique et formel.

**MOTS-CLÉS :** socialisme utopique, caricature, petite presse, presse satirique, récit excentrique.

**ABSTRACT** After the Revolution of 1789, the renewal of ideologies resulted in a whole series of new beliefs, sacred or profane, which aimed more or less sincerely at creating a better world through its popes, apostles and martyrs. The small press laughs at them to the point of launching a veritable media crusade with caricatures and satirical serials. In this study, the aim is to show to what extent the religious theme is exploited by visual and textual satire targeting the followers of these ideologies in order to expose the contradictions and inconsistencies of their beliefs. In particular, it may be noted that the stories about utopians refer to the sub-genre of representations of marginal, grotesque or eccentric figures, a sub-genre strategically employed for the representation of lower class mores.

Through the medium of the newspaper, noteworthy exchanges occur between caricature and fictional writing from a thematic and formal point of view.

**Keywords:** utopian socialism, caricature, small press, satirical press, eccentric narrative.

Pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la France est au cœur d'une étonnante diffusion de courants politiques d'inspiration socialiste. Placés traditionnellement sous l'étiquette de « socialisme utopique », ils composent un ensemble idéologiquement protéiforme qui se caractérise par la variété de doctrines et de pratiques dont la durée a été parfois éphémère et qui a subi un élan considérable entre

monarchie de Juillet et Deuxième République. La notion naît en parallèle avec le phénomène : elle a été assimilée par l'historiographie à partir d'une lecture péjorative opérée par les contemporains et visant à attaquer des théories considérées comme irréalisables ou fantaisistes ainsi que pour réduire leur caractère subversif<sup>1</sup>. Ces idéologies nouvelles sont considérées à l'époque comme de véritables religions nouvelles avec leurs papes, leurs apôtres et leurs martyrs.

Les études incontournables d'Henri Desroche tracent des perspectives aujourd'hui encore utiles pour comprendre une telle clé de lecture. En effet, le sociologue montre que dans une société fortement bouleversée par l'instabilité politique surtout dans la première moitié du siècle, révolution rime souvent avec religion. Les événements de 1789, dans leur tentative de destitution du pouvoir spirituel et matériel de l'Eglise, avaient au contraire facilité ou suscité l'émergence d'une véritable cascade de religions, avec leurs cultes : celui professé par les clergés constitutionnels, celui de la déesse Raison, de l'Etre suprême, Théophilantropie, etc<sup>2</sup>. Ce paradoxe apparent, pour Desroche, est l'indice d'un renversement du rapport homme-Dieu : "À l'affirmation théologique selon laquelle les dieux ou le Dieu ont fait les hommes va riposter

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet : N. Brémand, « Introduction : *Socialistes utopiques* », *les mal-nommés*, "Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique", 124 | 2014, 13-24. URL : <http://journals.openedition.org/chrhc/3659>; Nathalie Brémand, « Les projets éducatifs socialistes des années 1830-1848 : pour former l'homme nouveau », "La Révolution française" [En ligne], 4 | 2013. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/915>

<sup>2</sup> H. Desroche, *Les nouveaux christianismes post-révolutionnaires*, in *Les religions de contrebande*, Maison Mame, Tours 1974, p. 94.

l'interpellation critique selon laquelle ces sont les hommes qui ont fait ou qui font le Dieu ou les dieux<sup>3</sup>». Le XIX<sup>e</sup> siècle acquiert cet héritage post-révolutionnaire, en l'exploitant pour relancer, en 1830 et surtout en 1848, ses instances de renouvellement éthique et social ; relance favorisée par la révolution industrielle et par la circulation croissante d'idées et d'informations grâce notamment à la diffusion de la presse et qui fait que cette forme 'élargie' d'interpellation théologique s'éloigne de sa dimension marginale, ésotérique, qu'elle pouvait avoir dans le passé, pour devenir exotérique, une expérience collective<sup>4</sup>. Voici donc la floraison de toute une série de nouvelles croyances, sacrées et profanes, visant à une réorganisation de la société. Parmi celles-ci, la pensée utopique joue un rôle non négligeable. Elle prend forme, rappelons-le, à partir de la pensée de Saint-Simon (1760-1825), auteur du *Nouveau Christianisme* (1825). Pendant les années 1840, ses références théoriques principales sont le socialisme de Charles Fourier (1772-1837), dont la science sociale « n'était guère indemne de religion<sup>5</sup>, et le communisme d'Etienne Cabet (1788-1856),

---

<sup>3</sup> H. Desroche, *Le socialisme et la crise religieuse*, in *L'homme et ses religions*, Editions du Cerf, Paris 1972, p. 70.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

<sup>5</sup> H. Desroche, « Les nouveaux christianismes post-révolutionnaires », cit., p. 98. L'auteur poursuit : « D'abord parce que [la science sociale de Fourier] recherchait une religion à la fois déclarée et secrète. *Déclarée* puisque Fourier comme Saint-Simon, et même s'il ne prononce par le nom, milite pour un nouveau christianisme, un christianisme renouvelé en tout cas en ce qu'il serait passé d'une religion des austérités à une religion des voluptés [...] Religion immanente pourtant à l'Evangile et conforme aux dessins de la providence. Religion méconnue, dilapidée, refoulée par les confessions dominantes. [...] Religion messianique si l'on veut, à condition que ce messianisme soit celui de la Raison. [...] Mais cette religion déclarée est en même temps une religion *secrète* : [celle] de la passion amoureuse.» *Ibidem*, p. 98 et 99.

diffusé par son célèbre *Voyage en Icarie* (1840) et par le *Vrai Christianisme* (1846), origines “religieuses” du futur socialisme a-religieux ou même anti-religieux qui se développera dans les décennies suivantes<sup>6</sup>.

Cette inédite “fièvre à religions”, située à la croisée entre “la demande pratique d’une société nouvelle et l’offre théorique d’une science des sociétés, donc de leurs religions<sup>7</sup>” ne pouvait pas être ignorée par la petite presse. Les feuilles cultuelles, ‘sérieuses’ et surtout satiriques, se donnent à lire en tant que chronique des changements sociaux et politiques en cours. A côté des grandes émeutes populaires, elle s’intéresse également à ces mouvements plus circonscrits, dont la nature hybride politico-religieuse se prête aisément à des procédés de déconstruction et de dérision<sup>8</sup>. L’objectif de notre analyse est donc de réfléchir, d’entrée de jeu, au rapport entre la caricature et cette nouvelle notion de religion en 1848 – moment où ces instances de renouvellement se confrontent à une possibilité concrète de réalisation favorisée par la révolution de Février. Nous nous intéresserons par la suite au reflet de ces événements dans la littérature censée commenter l’actualité sociale et politique par le

---

<sup>6</sup> H. Desroche, « Le socialisme et la crise religieuse », cit., p. 71. Nous renvoyons également à une autre étude du même auteur : H. Desroche, *Les dieux rêvés. Théisme et athéisme en utopie*, Desclée et Cie, Paris 1972.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 70.

<sup>8</sup> Au sujet de la satire visuelle, voir les billets d’Agnès Sandras portant surtout de la représentation caricaturale des maîtres à penser socialistes : *1848 et la “foire aux idées nouvelles (Parties I et II)*, “L’Histoire à la BnF”, 04/01/2018, <https://histoirebnf.hypotheses.org/1478>

biais du feuilleton. Dans cette perspective, nous analyserons des récits ayant pour objet des personnages marginaux, figures grotesque ou excentriques dont Daniel Sangsue<sup>9</sup> et Bernard Vouilloux<sup>10</sup> ont analysé les spécificités et montré la reprise au XIX<sup>e</sup> siècle. Ces apôtres du socialisme, se donnent à lire des figures à la fois inclassables et stratégiques pour la représentation des mœurs des basses classes. Dans certains cas, des échanges dignes d'attention se produisent entre caricature et écriture littéraire grâce au *médium* du journal lui-même.

### *La Croisade contre les utopistes*

Une caricature de Bertall publiée le 2 juin 1849 dans le *Journal pour rire* célèbre l'acharnement de la presse contre les utopistes. Intitulée *Croisade contre le socialisme* (fig. 1), l'image montre armée lancée dans une véritable guerre de religion contre ces nouveaux idéologues.

---

<sup>9</sup> D. Sangsue, *Le récit excentrique : Gautier, de Maistre, Nerval, Nodier*, José Corti, Paris 1987 ; D. Sangsue, *Rencontre d'un excentrique et d'une parodie sur une table de dissection*, préf. D. Grozdanovitch, La Baconnière, Genève 2021.

<sup>10</sup> B. Vouilloux, *Écritures de fantaisie : grotesques, arabesques, zigzags et serpentins*, Hermann, Paris 2008.



Fig. 1 : Bertall, *Croisade contre le socialisme*, “Journal pour rire”, 2 juin 1849.

On y retrouve, du bas vers le haut, une série de représentations allégoriques des principaux journaux parisiens de l'époque. Presse politique et petite presse se

réunissent, malgré les différences idéologiques, contre leur ennemi commun : on y retrouve par exemple *Le Journal pour rire*, *Le Charivari*, *L'Illustration* parmi les feuilles illustrées ; *Le Journal des débats*, *La Presse*, *La Patrie*, *L'événement* parmi celles politiques. On remarquera aussi, à la ligne supérieure à gauche, les portraits-charges de Louis-Napoléon Bonaparte et de Victor Hugo. La composition, qui zigzague en diagonal dans la première page du journal, emphatise le geste de l'assaut tout en attribuant une place de choix au bataillon au galop. Les victimes de l'attaque sont situées en haut à droite de la feuille : sous des idoles monstrueuses censés faire fonction d'épouvantails se cachent les chefs socialistes<sup>11</sup> ; derrière eux, les disciples qui montrent leurs chapeaux tout en se cachant révèlent toute leur couardise et on peut deviner en arrière-plan des moulins à vent qui renvoient à la vanité de leurs paroles et à leur force illusoire.

Le thème religieux exploité par le dessinateur fait écho à un motif répandu dans les caricatures de l'époque. Dans une série de douze saynètes réalisées par Cham et publiées dans *L'Illustration*, par exemple, quatre dessins ciblent Étienne Cabet, deux le montrent en train de promouvoir ses idées. La première image, qui ouvre la séquence (fig. 2), montre un homme en départ immédiat pour la terre promise évoquée par Cabet dans son *Voyage en Icarie*.

---

<sup>11</sup> On remarquera à gauche Prudhon agitant son fantoche derrière une tranchée faite des feuilles du journal *Le Peuple* dont il a été le rédacteur en chef et à droite Victor Considérant caché derrière celui douée d'une queue à l'œil et monté sur un piédestal ayant le titre du journal phalanstérien *La Démocratie pacifique*.





—Veuillez, M. Cabet, m'indiquer la voiture qui va en Icarie.  
—Mon bonhomme, c'est avec ce petit livre qu'on voyage en Icarie.  
—Mais, M. Cabet, mes effets ne pourront jamais tenir là-dedans.

Fig. 2 : Cham, *Pot-pourri*. - *Caricatures par Cham*, "L'Illustration", 17 juin 1848.

Il s'adresse à ce dernier pour savoir comment atteindre cet Eden, indiqué par l'utopiste comme réalisable. Le dessin oppose ainsi un personnage, jeune et lourdement chargé à gauche (la valise symbolise à cette époque-ci l'icarien-type), à un vieillard à droite, Cabet, habillé d'une simple tunique, un livre à la main. Ce contraste est souligné par la légende, où le petit livre, évidemment *Le Voyage en Icarie*, est mis en rapport avec les affaires volumineuses de l'autre interlocuteur. Au résultat, une attaque subtile contre le texte, qui apparaît dépourvu de son rôle de guide spirituel, pour se présenter dans toute sa petitesse matérielle. Cet effet est

augmenté ultérieurement par la seconde réplique de l'homme qui montre que probablement, il ne connaît même pas l'œuvre en question. Seul ce qu'il a entendu dire de ce paradis terrestre suffit à le pousser au départ.

La crédulité du disciple dénoncée dans cette caricature est renversée dans une deuxième image (fig. 3), placée exactement au-dessous de la première. En effet, Cabet y exhorte un très jeune décrotteur à partir pour l'Icarie.



Fig. 3 : Cham, *Pot-pourri*. - *Caricatures par Cham, Ibidem*.

La même opposition jeunesse/vieillesse est formulée et même renforcée par la présence d'un jeune garçon assis, toujours à gauche, face à Cabet qui se penche légèrement sur son interlocuteur en se tenant à son bâton (un renvoi au bon Berger,

guide des âmes ?). Toutefois, la légende remet en question le binôme habituel vieillesse-expérience-sagesse/jeunesse-naïveté : aux paroles du maître – qui exaltent la propreté du paradis terrestre souvent évoquée dans le Voyage en Icarie et caractérisée dans le texte par l’absence de boue notamment<sup>12</sup> –, le gamin des rues oppose un pragmatisme étonnant car il considère la boue uniquement comme une source de travail. Sans songer à gagner la terre promise pour améliorer sa vie, il est soucieux plutôt de continuer son métier, malgré tout rentable. Par un procédé de désymbolisation verbale, le dessinateur entend indiquer l’échec du prêcheur qui essaie, certes, de se servir d’un élément de la vie quotidienne de l’enfant pour se rapprocher de lui et faciliter la communication, mais sans renoncer à en élever le sens grâce à la métaphorisation de la boue, utile à ses propres fins apostoliques. D’où son échec par le rabaissement que provoque la réponse du jeune homme terre à terre. Par conséquent, les prérogatives morales suggérées graphiquement sont inversées par la légende, et la caricature stigmatise l’idéalisme et donc l’inefficacité du discours du

---

<sup>12</sup> Parmi les éléments qui font de la capitale, Icaria, une ville-modèle, voici un système très efficace pour garantir la propreté des rues : « Non seulement la boue ramassée et balayée à l’aide d’instruments ingénieux et commodes disparaît entraînée dans les mêmes canaux par les eaux des fontaines, mais tous les moyens que tu pourrais concevoir sont employés pour qu’il se forme le moins de boue et de poussière que cela est possible. » Italiques de l’auteur.

E. Cabet, *Voyage en Icarie*, Au Bureau du Populaire, Paris 1845 (2<sup>e</sup> édition), p. 42. Les logements des icariens sont conçus dans le même but : *Ibidem*, p. 66. Ici, on peut lire néanmoins une réminiscence biblique parce que la boue, à la symbolique certes complexe remontant à la cosmogonie selon l’Ancien Testament, est également métaphore du mal et de la perte. Voir les Psaumes 40 (« J’attends / J’attends Yhwh / [...] Il me remonte de la boue du borbier », 40:2 et 40:3) et 69 (« Oh Dieu sauve-moi / ça y est l’eau arrive jusqu’à moi / Enfoncé dans la boue du fond / là où personne ne tient debout / J’entre dans la profondeur de l’eau et le courant m’emporte », 69:2 et 69:3). Edition Bayard-Médiaspaul, Paris-Montréal 2001.

vieux Cabet, en montrant – ce qui relie les deux dessins de Cham – la dégradation inévitable de sa doctrine au contact de la société.

D'autres caricatures prolongent la réflexion à propos de l'impact de ces théories sur leurs disciples. Voici la croyance en une doctrine qui porte à la persécution (fig.4).



Fig.4 : Quillenbois, *Prédictions pour 1849*. - Caricatures par Quillenbois, "L'Illustration", 6 janvier 1849.

Dans une image sobre, un communiste seul, les yeux baissés, rentre dans sa cellule sans faire de résistance. Cette scène de défaite individuelle contraste avec deux autres

dessins de la même composition, situés dans la page adjacente. Alors que ce disciple a sacrifié sa propre liberté pour le crédo communiste, le maître continue à prêcher sans agir : « M. Cabet continuera à ne pas effectuer son voyage en Icarie », indique la légende. Assis confortablement en robe de chambre devant sa cheminée, Cabet semble regarder l'apôtre qui le côtoie à gauche dans la page précédente. La seconde caricature montre par contre l'autre côté de l'apostolat (fig.5).



Fig. 5 : Quillenbois, *Prédictions pour 1849*.- Caricatures par Quillenbois, *Ibidem*.

Dans ce groupe de socialistes, neuf adultes et un enfant partagent avidement un banquet. Il s'agit d'une association sinistre, où le visage grimaçant de l'homme au premier plan et les yeux cernés de la femme en face de lui, ainsi que les trois visages esquissés en arrière-plan, focalisent l'attention dans une scène d'ivresse collective. À

la solitude du prisonnier communiste écarté de la société pour ses idéaux, s'oppose ainsi, dans cette dernière image, une religion politique qui, sous prétexte de solidarité, de partage, se cantonne finalement à répartir les biens entre camarades.

Une caricature signée Luc Fossati montre en dernier lieu une version un peu fantastique, mais très bourgeoise, de la quête de révélation divine par le croyant (fig. 6) :



Fig. 6 : Luc Fossati, *Les représentants en vacances*, "L'Illustration", 18 août 1849.

Cette image accompagne quinze autres illustrations portant sur *Les représentants en vacances*. Située en bas de la page et à gauche, elle montre un citoyen fouriériste que l'on repère aisément par son nom, "Phalanstruc", renvoyant au phalanstère, modèle de société idéale évoqué par Fourier, ainsi que par sa queue se terminant par un œil,

emblème qu'on avait déjà retrouvé dans la caricature de Bertall<sup>13</sup>. L'homme attend avec espoir un signe tangible qui confirmera sa croyance : la transformation de l'eau de mer en limonade. On peut voir, dans l'invocation manquée d'un miracle, la parodie de deux épisodes de l'Évangile – le bateau qui évoque les apôtres regardant Jésus marchant sur les eaux, ainsi que la référence aux noces de Cana. Mais le vin est remplacé par une boisson rafraîchissante. La recherche d'un miracle n'arrive pas dans un moment de difficulté ou de recueillement, mais lors d'une probable promenade estivale !

Ce focus nous permet de considérer que la critique contre les utopistes qui s'appuie sur leur dimension religieuse, a pour but de montrer de multiples contradictions : entre idéal et réalité chez ces militants (les théories de Cabet / le réalisme de ses interlocuteurs) ; entre l'individu et la collectivité (le communiste seul / le banquet de faux socialistes) ; entre la pensée et l'action (le citoyen, théoriquement homme politique et d'action, qui attend un miracle). La satire a ainsi l'air de démonter les mêmes éléments considérés par Desroche comme innovateurs et distinctifs chez ces mouvements socialistes pour souligner leur caractère contradictoire.

---

<sup>13</sup> Dans le même périodique, voir la séquence de Cham : « Un peu de tout. - Caricatures par Cham : L'Humanité parvenue, selon Fourier, au dernier degré de la perfection phalanstérienne, sera dotée d'une queue terminée par un œil. Avantages et inconvénients de cet appendice ». "L'Illustration", 14 octobre 1848.

*Utopistes socialistes et excentriques*

Durant ces mêmes années, l'écrivain-journaliste Jules Champfleury (1821-1889) fait ses armes dans la presse satirique et fonde, autour des journées de Février, le journal *Le Salut public* en collaboration avec Baudelaire et Charles Toubin. La publication est éphémère - elle ne compte que deux numéros publiés les 27 février 1848 et 1<sup>er</sup> ou 2 mars – et témoigne d'un engagement républicain qui ne survécut pas à la révolution. À cheval de cette initiative, Champfleury poursuit sa réflexion politique en rédigeant des récits biographiques d'utopistes qui sont accueillis dans la petite presse : nous retrouvons Jean Journet<sup>14</sup>, apôtre fouriériste, Rose-Marius Sardat<sup>15</sup>, auteur d'une théorie exposée dans son livre *Loi d'Union*, la communauté des icariens de Sainte-Croix<sup>16</sup>, l'abbé Châtel<sup>17</sup>, évêque schismatique puis socialiste chrétien et

---

<sup>14</sup> *Quelques excentriques d'aujourd'hui – II. L'apôtre Jean Journet*, "L'Artiste", 17 janvier 1847, pp. 166-170 ; *Comiques figures du Pavé de Paris : Jean Journet*, "L'Illustration", 20 octobre 1849, pp. 118-119.

<sup>15</sup> *L'utopiste Sardat*, "Le Corsaire-Satan", 10 octobre 1847, pp. 1-2 ; *Les excentriques depuis la Révolution – Rose-Marius Sardat*, "L'Événement", 16 août 1848, pp. 1-2.

<sup>16</sup> *Les communistes de Sainte-Croix*, "Journal de l'Aisne", 20 juin 1848.

<sup>17</sup> *La queue de l'abbé Châtel*, "Le Corsaire-Satan", 12 janvier 1845. Le texte a été repris dans *Une Religion au cinquième* publié dans le recueil *Pauvre Trompette, fantaisies de printemps* (1847). Cette deuxième version occupe une partie du dernier chapitre de *L'Abbé Châtel* ("Le Messager de l'Assemblée", 18, 19, 20 et 23 mars 1851). Pour situer la figure de l'abbé Châtel au sein du réformisme catholique au XIX<sup>e</sup> siècle, voir : J.-P. Chantin *Catholiques malgré Rome : des croyants infidèles en France, XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Les Éditions du Cerf, Paris 2022.



Jupille disciple thalysien de Jean-Antoine Gleizès<sup>18</sup>. Ces récits furent réunis ensuite dans le volume *Les Excentriques* (1852)<sup>19</sup> où ils forment un sous-groupe thématique assez cohérent.

Les originaux en question ont une caractéristique en commun : ils vivent hors des règles communes de la société à partir d'une interprétation originale des théories politico-religieuses tant répandues à l'époque. Un fil conducteur unit cette galerie hétéroclite conçue par l'écrivain : ces hommes de bas étage se distinguent par "le côté malsain de leur intelligence<sup>20</sup>". Leur maladie est associée à la "croyance", à savoir "les utopies, les rêves, les idées [qui] ont rendu[s ces individus] bizarre[s]"<sup>21</sup>. L'auteur établit ainsi un lien direct avec l'actualité politique en affirmant que "chaque révolution amène après elle un troupeau de réformateurs, d'apôtres, de dieux, qui, tous, ont un petit drapeau dans la poche : 'SAUVONS L'HUMANITE !'<sup>22</sup>" et fait entendre de chercher un homologue textuel de la caricature lorsqu'il dédie son recueil à Honoré Daumier, en 1852.

---

<sup>18</sup> *Les excentriques depuis la Révolution – L'apôtre Jupille*, "L'Événement", 1<sup>er</sup> août 1848, pp. 1-2 et 5 octobre 1848, pp. 1-2. Cf. l'article d'Alphonse Esquiros sur Gleizès : A. Esquiros, *Les Excentriques de la littérature et de la science*, "Revue des Deux Mondes", 1<sup>er</sup> juillet 1846, pp. 837-857.

<sup>19</sup> Nos citations renverront à la réimpression de la deuxième édition, publiée chez Michel Lévy à Paris en 1855 (Slatkine, Genève 1967).

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 70.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 2.

<sup>22</sup> *Jupille*, cit., p. 191.

Dans ces portraits littéraires, on peut en effet constater que l'auteur partage certains procédés de déconstruction employé par l'imagerie satirique pour mettre en relief les mêmes scissions et les mêmes contradictions internes chez ces utopistes. Dans *Les Excentriques* en particulier, cette reprise se manifeste à travers la reconstruction historique des diverses activités d'apostolat. La vie de Jean Journet, qui inaugure la série, est présentée sous le signe de l'hyperbole : il s'agit de "l'odyssée d'un apôtre qui a parcouru un quart de l'Europe, semant la parole de Fourier, récoltant parfois, d'autres fois martyr et, malgré tout, croyant<sup>23</sup>". Certes, il se distingue à l'intérieur du marasme charivarique des partisans des nouvelles religions : "Jean-Journet, quoi apôtre," poursuit l'auteur tout en faisant allusion célèbre *Convoi du pauvre* (1819) peint par Vignerot, "n'a aucun point de ressemblance avec les nombreux inventeurs de religions que nous avons vus depuis quinze ans mourir délaissés, n'ayant pas même un chien à la suite de leur corbillard : il n'a rien inventé, il a connu Fourier, il a étudié le fouriérisme, et il propage le maître et le système<sup>24</sup>."

---

<sup>23</sup> *Jean Journet, Ibidem*, p. 72. Charles Monselet met le même accent sur la fois de l'utopiste sans toutefois insister sur le côté risible de son zèle : « Jean Journet voulait qu'autour de lui tout le monde fût de son avis, ou du moins eût l'air d'en être. - Conduit un jour chez Théophile Gautier, il faillit le battre, parce que l'auteur de Fortunio s'était pris avec lui de sa savante et obstinée discussion. - Ses emportements rappelaient ceux des prophètes. Comme cet acteur dont le nom s'échappe, il aurait été capable de soulever des statues dans le paroxysme de sa foi. S'il n'avait pas la prudence des serpents, cet apôtre, en revanche, possédait la force des lions ! » Ch. Monselet, « Jean Journet », *Statues et statuettes contemporaines*, cit., p. 131.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 72. Par rapport à d'autres disciples utopistes, Jean Journet a en effet survécu aux représentations éphémères de la fièvre à religions quarante-huitarde, grâce également aux portraits réalisés par Courbet en 1850 et par Nadar en 1857 ainsi qu'aux recueils de Charles Monselet (*Statues et statuettes contemporaines*, Paris, D. Giraud et J. Dagneau Libraires-éditeurs, 1852 pp.

Dans un récit pseudo-picaresque où diverses péripéties se succèdent, Journet cherche à faire des adeptes, en schisme complet avec l'école fouriériste, réunie après la mort du maître autour de Victor Considérant (1808-1893). Sa ferme détermination qui frise l'obtusité est suggérée par un trait physique inspiré aux théories physiognomoniques empruntées par la caricature : si, comme le rappelle Champfleury dans la lettre-dédicace à Daumier, le caricaturiste est capable de saisir, d'après Swedenborg, "l'homme extérieur [...] moulé sur l'homme intérieur<sup>25</sup>", notre héros "[...] est apôtre, c'est-à-dire il a la foi, la persévérance et la ténacité, son front, peu développé, en est la meilleure preuve<sup>26</sup>."

Journet cherche donc à convaincre sans succès des étudiants, des hommes de lettres, des politiques. Le 24 août 1849, il se rend au Congrès de la Paix :

Jean Journet, ayant été vivement encouragé, dit à l'assemblée qu'il allait expliquer les moyens d'établir la paix universelle : « - Qu'était le Christ ? s'écria-t-il, le fils d'un charpentier. Eh bien, dans quelle position est-ce que je me trouve ? Nous n'en savons rien, mais nous le saurons peut-être plus tard. »

Ici l'apôtre se frappa la poitrine, leva les yeux au ciel, et continua : « - Je suis sur la croix, et si j'avais le bonheur d'exciter vos sympathies... » mais le Congrès de la paix comprit qu'il fallait décourager l'orateur ; [...] un membre invita le président, dans l'intérêt de la dignité de l'assemblée, à rappeler l'orateur à la question. « Dites-nous

---

125-133) et de Charles Yriarte (*Paris grotesque : Les Célébrités de la rue*, Dupré de la Mahérie éditeur, Paris 1864, pp. 151-175).

<sup>25</sup> Honoré Daumier, in *Les Excentriques*, cit., p. 3.

<sup>26</sup> Jean Journet, *Ibidem*, p. 76.

votre idée ? » cria une voix. Jean Jour- net, sans se troubler répondit : « Mon idée ! Mais je n'en ai cent mille, des idées. Enfin, après des rires, des interruptions : « J'aurais trahi ma mission apostolique, dit l'orateur, s'échauffant et gesticulant de plus en plus, si j'avais négligé de vous annoncer l'événement suprême. Réfléchissez à ce que je vous ai dit, et vous verrez bientôt l'univers reconnaissant se lever pour crier : « Paix universelle ! Association universelle ! Harmonie universelle !!!<sup>27</sup> »

Au moment où se présente la possibilité d'exposer ses croyances et de les transformer éventuellement en une action concrète utile à la société, Journet s'effondre dans une scène pathétique. Il se pose en nouveau messie, mais parle en vain, et sa transfiguration en Christ passe uniquement par l'évocation de la crucifixion, peine corporelle que l'apôtre ne subit pas, mais qui est remplacée par une auto-flagellation en raccourci, par des coups à la poitrine. Le présumé martyr de l'âge moderne peut se comparer à Dieu uniquement après avoir profané malgré lui sa nature divine au profit de sa filiation à un charpentier, avec un double effet de dégradation, de l'apôtre et de son dieu. La foi, malgré la sincérité, n'aboutit pas aux objectifs fixés, les idées qui n'aboutissent pas à des interventions constructives et elles inspirent un rire désacralisant qui montre bien l'écart qui existe entre l'apôtre et la société, écart qui ne lui épargne pas des hospitalisations à Bicêtre<sup>28</sup>.

---

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 92. Ce passage fait partie de l'extrait publié dans *L'Illustration* qui, par rapport au feuilleton précédent publié après les événements de Février, témoigne d'un style plus tranchant dicté par l'échec des émeutes. Cf. Véronique Samson, *Écrire au présent, 1848-1852. Le Salut public et Les Excentriques de Champfleury*, "Fabula / Les colloques, 1848 et la littérature", URL : <http://www.fabula.org/colloques/document6994.php>,

<sup>28</sup> Le caractère pathétique et inapproprié des gestes de Journet suscitant l'hilarité de son public est en revanche exploité par Charles Yrartie qui s'en sert dans son portrait de l'apôtre pour exalter le crédo fouriériste de celui-ci. À sa première rencontre avec Fourier « Jean Journet l'écoute et

L'exemple opposé est fourni par le dernier portrait du groupe. L'abbé Châtel "de 1830 à 1849 a vécu de sa religion"<sup>29</sup>. Fondateur et chef de l'Eglise catholique française, Châtel mène ses activités de prosélytisme parmi les couches sociales les plus populaires en prônant, entre autre, le mariage des prêtres et le français comme langue liturgique. Il s'agit d'un culte, souligne Champfleury, qu'au fond il poursuit uniquement dans le but de gagner ses "sacs à écus"<sup>30</sup> et qui le fait passer sans trop de problèmes des positions schismatiques à l'adoption d'un socialisme jugé douteux par l'écrivain<sup>31</sup>. Dans le texte, la croyance de l'abbé Châtel fait figure de véritable apostolat-mascarade<sup>32</sup> réalisé au rythme d' "annonces, réclames et effronté

---

voudrais, disciple enthousiaste, apporter son tribut de douleurs et de persécutions aux doctrines nouvelles ». On remarquera que l'auteur est censé réaliser un hommage à cette figure dans la continuité de l'étude de Champfleury, que cite-t-il, tout en s'éloignant du registre « petite presse » adopté par son homologue : « L'amour de l'humanité fut sa folie trois fois sainte. [...] On ne saurait adorer une telle erreur, mais elle est respectable, et la foi sincère à une idée, si utopique qu'elle soit, porte avec elle je ne sais quel sacré caractère qui comprime le rire et arrête le sarcasme. » Ch. Yriarte, *Paris grotesque : Les Célébrités de la rue*, cit., p. 154 et 175 (pour les deux citations).

<sup>29</sup> *L'Abbé Châtel*, cit., p. 263.

<sup>30</sup> *Ibidem*.

<sup>31</sup> Dans les dernières pages du récit, l'écrivain montre le glissement du catholicisme de Châtel vers le socialisme. Alors que l'abbé Auzou, son rival, est condamné par la justice, le premier fonde « une nouvelle petite chapelle, plus inconnue que les précédentes, mais qui compte un certain nombre d'adhérents », diffusant une doctrine où Jésus Christ est appelé « le grand apôtre du socialisme ». Cet hybride religieux et politique provoque « un concert d'imprécations où l'Évangile se mêlait au socialisme, où le fusil résonnait », et dont l'ambiguïté s'oppose aux « socialistes sérieux, à la tête desquels marche le satirique P.-J. Prudhon qui a été le premier à montrer aux partis que les savants seuls et les têtes fortes servaient à faire avancer des idées et non ce vil troupeau, cette écume, cette lie qu'on rencontre à la queue d'une école, espérant en manger la tête en jour ! » *Ibidem*, pp. 295-297.

<sup>32</sup> *Ibidem*.

charlatanisme<sup>33</sup>». Derrière le souci de reconstruction biographique censé tracer le parcours de l'abbé, Champfleury cède le pas au récit anecdotique 'à la petite presse' pour montrer de plus près le côté ridicule d'une telle religion.

La représentation mélange expérience personnelle et sources journalistiques, tout en clignant de l'œil à la caricature. Dans le chapitre IV<sup>e</sup>, il reprend avec quelques rares suppressions, le feuilleton publié en 1845 dans *Le Corsaire-Satan* où il relate la visite faite auprès d'une église schismatique parisienne. Arrivé à destination, il ne trouve pas à trouver son siège. Ainsi demande-t-il où il se trouve : "Au *cintième*, la deuxième porte à la main gauche, me dit la portière<sup>34</sup>." La réplique est une allusion à un dessin de Daumier, publié d'abord dans *Le Charivari* (16 mars 1837) et inclus par la suite dans l'album *Les Cent-et-un Robert Macaire* (1839). Il s'agit en particulier de la planche n° 22, intitulée *Robert Macaire schismatique* qui montre l'escroc Macaire s'entretenant avec son compagnon Bertrand (fig.7).

---

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 283.

<sup>34</sup> *L'Abbé Châtel*, *cit.*, p. 286.

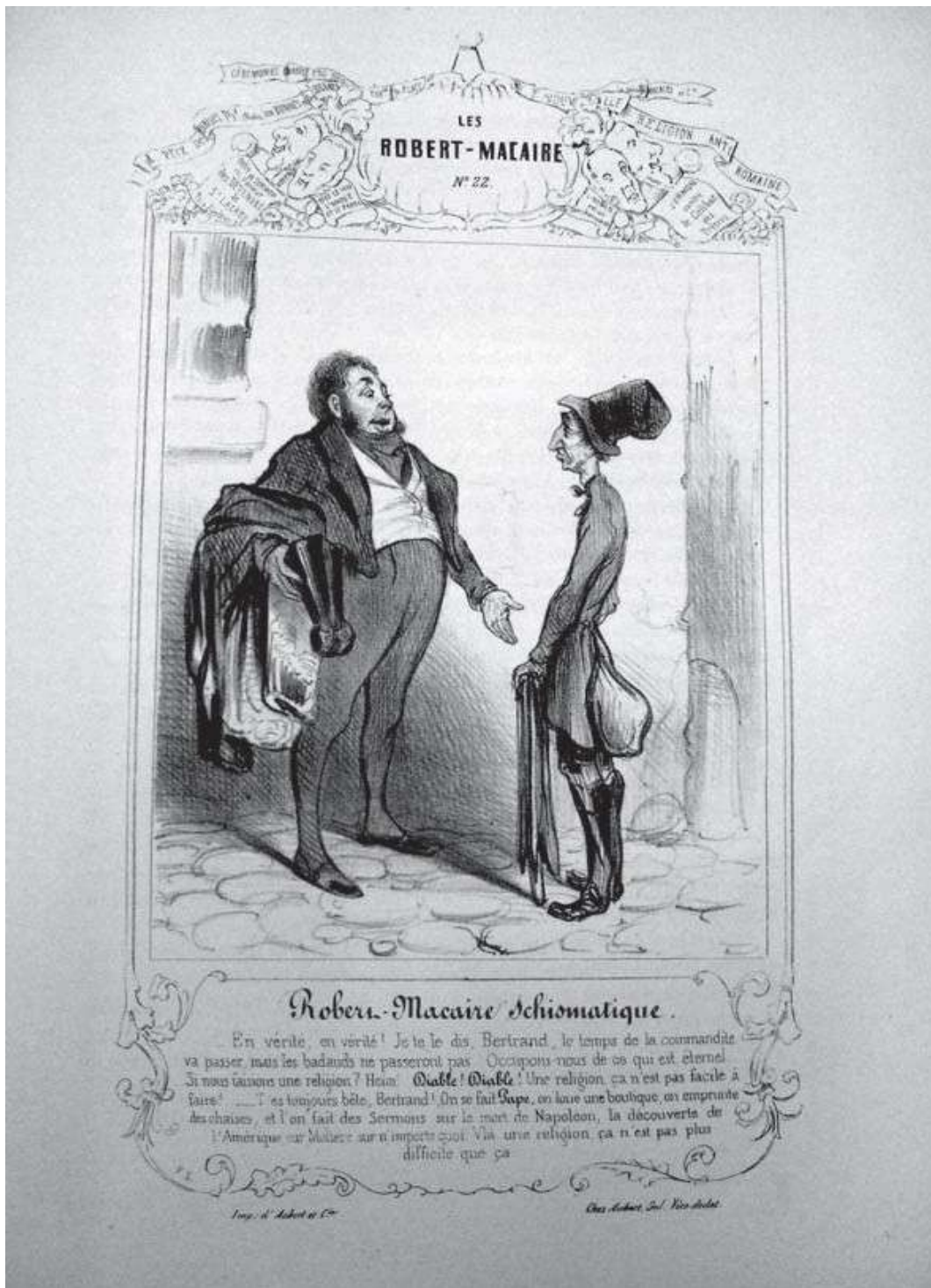


Fig.7 : Honoré Daumier, *Robert Macaire schismatique*, in *Les Cent-et-un Robert Macaire*, planche n° 22, chez Aubert et C<sup>ie</sup>, Paris 1839.

La référence à l'abbé est assurée par le texte qui accompagne cette image, rédigé par Louis Huart<sup>35</sup>, dont Champfleury a tout l'air de s'inspirer : Huart imagine "un curieux [qui] se risquait à visiter l'église de la rue des Trois-Canettes", où "le portier lui disait de monter au *cintième, la porte à gauche, au fond du collidor*". Le renvoi à la caricature est donc stratégique, dans la mesure il est censé amplifier la portée satirique du portrait : Châtel est l'un des nombreux spéculateurs envahissant Paris et son acte de fondation de l'Eglise catholique française s'avère dépourvu de foi authentique. La représentation des apôtres dans la petite église parisienne "au cinquième" contribuent aux mêmes visées dévalorisantes : ainsi le "dieu Lhôpital [...] avait une culotte, des mains calleuses et noires, un tablier de serge plus noir que ses mains, montant jusqu'au cou, à la manière des cordonniers<sup>36</sup>". Le portrait de l'homme, construit par le biais de l'accumulation de détails outrés et désagréables qui insistent sur son appartenance aux basses classes, choquant avec le statut "divin" attribué au sein de l'Église. D'autres figures de relief dans la secte sont présentée par des traits rabaissants renvoyant aux fonctions physiologies ("L'homme à la colique,

---

<sup>35</sup> "La moindre modification apportée au culte catholique suffit parfaitement aux schismatiques modernes. [...] demandez à l'abbé Châtel, qui pour avoir le droit de se donner le sobriquet d'évêque primatial des Gaules, n'a eu qu'à traduire en mauvais français le *Domine salvum fac regem*, et à faire teindre en violet sa soutane noire !", *Les Cent-et-un Robert Macaire, composés et dessinés par M. H. Daumier sur les idées et les légendes de M. Ch. Philipon, réduits et lithographiés par MM. \*\*\* ; texte par MM. Maurice Alhoy et Louis Huart*, planche n° 22, chez Aubert et Cie éditeurs du Musée pour rire, Galerie Véro-Dodat, Paris 1839, pages non numérotées.

<sup>36</sup> *L'Abbé Châtel*, cit., p. 286. Champfleury évoque un personnage réel appartenant à la secte dont toutefois l'identification pose problèmes. Cf. J. Champfleury, « Une religion au cinquième » in *Fantaisies* éd. établie et dirigée par M. Lo Feudo, Honoré Champion, Paris 2019, p. 271, n. 1.



Billaut, était un dieu<sup>37</sup>”), ou hyperboliques (“J’avoue que j’ai peu vu dans ma vie de bavards aussi intarissables et plus ennuyeux de ce dieu<sup>38</sup>”).

Entre ces deux exemples diamétralement opposés, on retrouve d’autres religions. Sardat, auteur d’un ouvrage à prétention d’originalité et d’un système qui n’est qu’“une pâle copie de Fourier<sup>39</sup>”, lui aussi pratique des stratégies de prosélytisme totalement inadéquates : pour l’adaptation de son livre à la scène à des fins de divulgation, il a prévu une pièce à la longueur démesurée : “deux cent quatre-vingt-seize figurants” à placer à côté d’un seul personnage principal, dans une pièce en seize actes et un prologue<sup>40</sup>. Les membres de la communauté de Sainte-Croix éprouvent pour leur dieu une adoration sans condition : “Comme dit Cabet”, dit l’un d’eux en citant le *Voyage en Icarie*, “[...] adoptons, pratiquons le principe chrétien de la fraternité ; tirons-en toutes les conséquences, et nous arriverons à l’organisation sociale la plus parfaite et la plus capable de réaliser complètement le salut et le bonheur de l’humanité.” Un de ses adeptes n’hésite pas à appeler “Sainte image” le portrait du maître<sup>41</sup>. Le groupe passe le temps à rêver le nouveau monde pour y fonder le paradis icarien, alors qu’il ne vit même pas dans la communion des biens

---

<sup>37</sup> *L’Abbé Châtel*, cit., p. 288.

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 291.

<sup>39</sup> *Rose-Marius Sardat*, cit., p. 140.

<sup>40</sup> *Ibidem*, pp. 146-147.

<sup>41</sup> *Les communistes de Sainte-Croix*, cit., p. 180.

prêchée par Cabet. Les réunions se réduisent vite à “des trinquements sans pareils<sup>42</sup>” (ce qui fait d’ailleurs écho au banquet de la caricature de Quillenbois, fig.5). Dans le cas limite de Jupille, la théorie thalysienne de la nouvelle existence vise à fonder un “régime à herbes” où la consommation de fruits et de légumes devrait rendre l’humanité “honnête” et dont l’Eglise est une boutique fruitière. Ses disciples forment une composition arcimbolde de végétaux : on y retrouve “un gros chou, plein d’orgueil, [qui] étalait son ventre rebondissant ; [et qui] avait autour de la tête une couronne virginale d’œufs frais” et des “navets”. À l’entrée de la boutique, ces navets “s’avançaient en pelotons serrés, soutenus par l’arrière-garde des œufs rouges<sup>43</sup>”.

### *En guise de conclusions*

Au terme de ce regard croisé d’images graphiques et littéraires, quelle lecture pouvons-nous tirer de ces utopistes ? Comique, certes, mais d’un comique qui fait réfléchir. La critique adressée contre ces apôtres marginalisés et incohérents trahit une déception considérable face à tous ces crédos quarante-huitards et aux instances de rénovation politique et sociale véhiculées par leurs disciples. Comme l’a montré Philippe Régnier, pendant les années 1830 la caricature s’intéresse au phénomène saint-simonien avec un certain retard, mais celui-ci conserve à travers ses diverses

---

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 184.

<sup>43</sup> *Jupille*, cit., p. 196.

représentations une origine populaire et malgré tout positive. Ce point de vue peut-il être appliqué à la nouvelle réalité de 1848 ? Champfleury, qui observe les manifestations populaires avec intérêt, semble s'inquiéter des pensées idéologiques en en donnant sa propre vision dégradée où les personnages touchent au pathologique. L'image satirique, quant à elle, demeure très sceptique par rapport à ce phénomène. La caricature et la littérature dès 1848 dénoncent-elle une crise des idéologies, crise qu'elles alimentent en même temps et qui aboutira à l'avènement du Second Empire ? En tout cas, la frontière entre comique et non-comique demeure floue car elle sollicite une réflexion sur le destin des mouvances collectives : "Les réformateurs - affirme Champfleury avec un certain désenchantement - forment deux classes, l'une comique, l'autre sérieuse. Au fond, ils sont tous un peu comiques ; mais quand ils réunissent un certain nombre d'adeptes, alors le système devient chose importante, chose à plans, chose à règlement, chose à argent<sup>44</sup>."

---

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 191.